L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX: rue de Chartres No. 73. NOUVELLE-ORLEANS, LUNDI MATIN, 27 MARS 1893. 66ème Année

Entered at the Post Office at New Orleans, La Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS
LUNDI, 27 MARS 1893.

Dufour & Demées.
Propriétaires-Éditeurs.

Y a-t-il un programme socialiste en France?

Si l'on en veut croire M. Jaurès—dit le *Temps* du 11 mars—le parti socialiste seul est uni et seul il a un programme. M. Jaurès a sans doute des lumières particulières qui lui permettent de parler ainsi, mais nous avouons que ces deux points qu'il affirme si triomphalement n'apparaissent guère aux yeux de ceux qui observent les choses du dehors et en jugent sans parti pris. En fait d'union socialiste, il nous semble qu'on s'anathématise toujours et qu'on se bat plus que jamais dans toutes les réunions socialistes populaires. On a été assez loin de l'accord parfait même dans les dernières séances des comités chargés de préparer la fête du 1er mai. Nous voyons bien que M. Millerand a tendu la main à M. Lafargue et que M. Jaurès lui-même va aller en mission avec M. Guesde. Ce qui paraît moins certain, c'est que les soldats soient d'aussi bonne composition que les chefs et les socialistes bourgeois soient même tolérés par les socialistes ouvriers. On a beau essayer de renouveler, comme le fait M. Millerand, la vieille assimilation des travailleurs de la pensée aux travailleurs des mains, ces derniers ne paraissent pas toujours en humeur de l'accepter. Ils savent bien que, dans le socialisme, la fraction des premiers deviendra nécessairement la classe dirigeante, et on leur a tellement répété que direction est synonyme d'exploitation que les bourgeois convertis au socialisme ne peuvent plus faire croire à ce qu'ils appellent leur dévouement désintéressé. Et pourquoi, je vous prie, y croirait-on plus qu'à celui de tous les autres?

Quant à l'unité du programme, elle est encore plus chimérique que celle des cœurs. Qui ne sait qu'il y a plus de deux douzaines d'écoles socialistes révolutionnaires dont chacune a le secret de rendre tout le monde heureux? Pour concilier toutes les écoles, à supposer qu'elles veuillent être conciliées, il faut prendre ce qu'elles ont de commun et l'on arrive alors à un programme général qui, pour enclore tout le monde, ne différencie plus personne: voici ce qu'a trouvé M. Jaurès, comme définition et programme de ce qu'il appelle le parti socialiste organisé et concentré; nous citons textuellement: "Le "parti socialiste a des affirmations très "nettes; il est républicain; il veut l'af "franchissement des consciences et la "substitution d'une organisation égali "taire au régime capitaliste." De ces trois articles, les deux premiers n'ont rien de socialistes, car tous les républicains ont toujours voulu la République et l'affranchissement des consciences. Quant au troisième qui semble aller plus loin, nous prétendons que ce ne sont que des mots, et des mots d'un tel vague, que nous attendrions, pour les discuter, qu'on nous dise ce qu'ils signifient. Cette organisation égalitaire et fraternelle que l'on rêve, est ce le progrès social peu à peu réalisé par une somme de justice et de fraternité croissante entre les hommes? Nous en sommes alors, et c'est tout simplement l'idéal du parti républicain tout entier. Ou bien est-ce le collectivisme et la forme conventuelle ou cénobitique imposé d'autorité à la société humaine? Alors nous demanderons quels seront les abbés de ce convent? En second lieu, qu'entend M. Jaurès par l'organisation capitaliste? Veut-il la division toujours plus grande et, par conséquent, l'accroissement du capital individuel? ou bien rêve-t-il la suppression du droit individuel de propriété? Tant que ces questions et quelques autres ne seront pas éclaircies, l'unité du parti socialiste paraîtra une belle chimère, et les prétentions de ses nouveaux chefs auront le droit de nous faire sourire.

Extrait de "l'histoire au jour le jour" de la "Gazette de France."--8 mars 1808. La mort de Moreau.

Le Moreau dont il s'agit ici n'est point le général que ses talents dans la retraite ont rendu aussi célèbre que ses victoires et qui devait mourir cinq ans plus tard au milieu des ennemis de la France, frappé sur le champ de bataille de Dresde par un boulet français; c'est un Moreau moins connu, un simple lieutenant de vaisseau, que ses camarades, dont plus d'un est depuis devenu amiral, estimaient leur être tellement supérieur qu'ils le regardaient alors comme destiné à régénérer la marine française.

Il était né à St Domingue, avait fait un voyage de circumnavigation, et avait été embarqué comme lieutenant en 1805 à bord de la frégate la *Piémontaise* qui partait pour une croisière dans les mers des Indes. Six mois après son départ, en juin 1806, elle rencontra un vaisseau de la compagnie des Indes, de 44 canons, qu'elle attaqua et qui se rendit après trois heures de combat. La mer était houleuse, la frégate dut mettre en panne pour l'envoyer amariner, elle était alors à une encablure ou deux de lui sous son vent. Mais pendant qu'elle descendait un canot à la mer, le capitaine anglais, contrairement à toutes les lois de la guerre, espérant profiter du vent pour l'écraser sous sa masse ou tout au moins la démâter et s'échapper, laissa brusquement arriver sur elle et, malgré la manœuvre qu'elle se hâta de faire pour éviter le choc, l'aborda si rudement qu'il lui enleva son grand mât de hune avec sa grand'vergue et lui brisa son beaupré. Moreau, posté sur l'avant, avait au moment du choc sauté à bord de l'Anglais, entraînant avec lui le premier peloton d'abordage, il courut au capitaine anglais qui tenait encore la barre du gouvernail qu'il n'avait pas eu le temps de redresser et dont la position révélait clairement ses manœuvres déloyales. Pendant que dans sa légitime indignation Moreau lui adressait les plus violents reproches de sa félonie et gesticulait avec véhémence en donnant l'ordre à deux matelots de l'emmener à bord de la frégate, la dague qu'il tenait à la main atteignit légèrement l'anglais entre deux côtes, et celui-ci, trop brutalement empoigné peut-être par les deux matelots, fit un faux pas en passant sur la frégate et tomba entre les deux vaisseaux d'où il fut retiré, non sans peine, par l'enseigne (depuis amiral) Baudin.

Cet incident, dénaturé et travesti par le capitaine anglais, commenté et défiguré par d'audacieuses calomnies, occupa bientôt toute la presse de l'Inde et même celle de l'Europe, où Moreau "ce monstre de Moreau" fut représenté comme ayant envahi le vaisseau à la tête d'une troupe d'assassins, et ayant poignardé des anglais après qu'ils s'étaient rendus, sa tête fut mise à prix comme celle d'un pirate, et ordre donné à tout vaisseau anglais de le pendre à la grande vergue s'il venait à être saisi. "Les Anglais peuvent donner tous les ordres qu'ils voudront, avait dit Moreau, ils ne me prendront pas vivant." On va voir avec quelle énergie il tint parole: Le 6 mars 1808 la *Piémontaise* rencontre la frégate anglaise *San-Fiorenzo* à la hauteur du cap Comorin (pointe de l'Hindoustan); un violent combat s'engage, trois fois interrompu, trois fois repris, et que la nuit vient interrompre encore; il recommencera au jour, mais Moreau augure mal de l'issue et veut faire promettre à Baudin de le jeter à la mer s'il est blessé. Le 8 on reprend le combat, il tombe en effet frappé d'un éclat de bois à la cuisse, on veut l'emporter; "Pas dans la cale, à la mer!" il se débat violemment, échappe aux bras qui le soulèvent, se roule sur le pont inondé de sang, parvient par une suprême secousse à franchir le plat-bord et tombe à la mer; une manœuvre traînait elle l'arrête dans sa chute, deux gabiers se glissent sur le flanc du navire, ils étendent déjà la main pour le saisir, mais il leur échappe par un dernier soubresaut et s'engloutit. La frégate fut prise mais Moreau n'y était plus les Anglais le cherchèrent en vain parmi ses quarante neuf morts et ses quatre-vingt six blessés.

Dialogue féminin:

—Il est charmant, n'est-ce pas, ce jeune homme?

—Oui, il a le talent de vous dire tant de choses qui lui sont agréables!

FEUILLETON.

TUE-LES!

GRAND ROMAN INÉDIT

—PAR—

GEORGES MALDAGUE.

DEUXIÈME PARTIE.

(Suite.)

—N'importe, madame, dit Simon de Brancourt, vous sortez d'une grande maladie.

—Je ne me souviens pas fit-elle, mais pas du tout.

—Vous ne vous sentez pas le cerveau lourd, comme obstrué?

—Oui, un peu de lourdeur, pourtant malgré cela les idées très nettes.... Répondez-moi donc, monsieur le docteur, puisque vous êtes le docteur: où suis-je? Quelle est cette maison?

—On a dû vous y transporter, pour vous soigner plus à l'aise.

—Mon Dieu! mais qu'ai je eu donc!... Et mon mari, ma fille?

—Éloignés de vous, par ordre de la Faculté.... il ne vous fallait aucune émotion.

—Tout cela est étrange.... Je rêve, ce n'est pas possible.

—Vous êtes bien éveillée au contraire.... Ne vous agitez pas, il vous faut beaucoup de calme.

—Enfin, depuis quand suis-je malade?

—Depuis un an.

—Un an! exclama t elle, mais vous plaisantez, monsieur.

—Un an plein, répondit imperturbablement l'étudiant en médecine.

—Qu'ai-je eu?.... Quelle maladie?

Simon de Brancourt ne répondit pas immédiatement.

Martine s'était réfugiée à l'extrémité de la chambre.

Elle sentait son cœur sauter dans sa poitrine, la sueur lui montait au front.

L'heure de la terrible révélation sonnait elle?

Mais M. de Brancourt avait trop de prudence, pour porter le grand coup brusquement.

Il devait, autant qu'il était en son pouvoir, l'amortir, préparer la jeune femme, à le recevoir.

—Vous avez été frappée lui dit-il, d'une fièvre cérébrale qui vous a enlevé la mémoire, et pour cette raison, il vous a fallu un traitement tout particulier.

—Je n'ai rien perdu de ma mémoire, interrompit Aimée, je vous affirme que j'ai très présents à l'esprit, certains événements de ma vie.

Quels événements?

—Des incidents, si vous aimez mieux... C'est hier, n'est-ce pas que mon mari envoya au Salon, sa grande figure, "la Source"?

Dans son coin, Martine se sentait de plus en plus émue. Elle cacha son visage avec ses mains et attendit, la respiration suspendue.

Simon de Brancourt répondit à cette question par une autre.

—Et vous souvenez vous avoir été invitée à dîner chez Mme de Morellas?

Cette fois le cœur de Martine cessa de battre.

—Chez Mme de Morellas? répéta Aimée en cherchant dans sa mémoire.

Puis, avec un geste, plein de vivacité:

—Mais parfaitement.....J'ai même fait faire pour cette occasion, une robe bleu turquoise très jolie.

—Vous n'êtes pas allée à cette soirée? Vous n'avez pas mis cette robe?

—Non.......mais je la mettrai......

—Vous êtes bien certaine de ne l'avoir pas mise, madame?

—Je l'ai essayé.....il me semble même que je l'ai essayée le soir......à la lumière. Mais je ne suis pas allée à cette soirée....

—Qui vous en a empêchée?

—Je ne sais pas.... C'est drôle.... il y a quelque chose.... oui, quelque chose qui m'échappe.

—Assez parlé pour ce soir, dit Simon d'un ton à la fois doux et ferme; comme médecin, j'espère que vous m'écouterez. Vous avez encore un peu de fièvre, nous remettrons la suite de cette explication à demain.

—A demain? dit Aimée machinalement.

—Ou plutôt, à aujourd'hui, car il est deux heures du matin.... Je reviendrai lorsque vous serez levée, et, nous aurons, si vous le voulez bien, une conversation sérieuse.

—Je ne demande que cela, dit elle: ce que vous me dites est bien mystérieux, et si je ne voyais pas ici ma bonne Martine.... j'aurais peur!

—Peur de quoi?

—Je ne sais, fit-elle avec un faible sourire, mais cette maison inconnue.... l'absence de mon mari, de mon enfant... enfin, votre présence....

—Je ne suis pas effrayant, je pense?.. Je mérite toute votre confiance, madame.

—Pardonnez-moi ce que je viens de dire.... j'ai confiance.... Votre visage est celui d'un honnête homme.

—Puisqu'il en est ainsi, promettez moi d'observer absolument mes prescriptions?.... Vous êtes encore fatiguée, fiévreuse, il faut vous reposer jusqu'au jour.... Si vous ne dormez plus, demeurez calme.... Ne parlez point, n'interrogez point.... Votre pauvre Martine a grand besoin de sommeil; elle restera près de vous, dans un fauteuil.... Vous ne l'appellerez que s'il vous faut quelque chose. Est ce entendu?

—Je vous obéirai.... Mais Martine peut se coucher, je me sens très bien.

- Non, fit celle-ci, dans ce fauteuil, je serai parfaitement; Madame sait que j'ai un bon sommeil, que je dors partout.

—Oui, appuya Simon de Brancourt, il vaut mieux qu'elle reste près de vous... Allons, dans quelques heures, je vous reverrai.... Je vous donnerai toutes les explications que vous pourrez désirer.

Et le jeune homme se retira dans une pièce voisine, laissant la porte de communication ouverte, afin d'être là au premier signal.

Dans cette chambre, il y avait un lit: il se jeta dessus tout habillé.

Le reste de la nuit se passa tranquille.

Aimée resta plongée dans une torpeur qui n'était pas le sommeil, mais un repos bienfaisant.

Son cerveau travaillait sans fatigue, doucement, comme bercé par des rêveries qui touchaient à la réalité.

Elle revoyait cette robe de bal en velours bleu verdâtre, qui lui allait si bien.

Il lui semblait qu'elle s'en vêtait, le soir, dans son cabinet de toilette, et qu'elle se regardait dans la haute glace illuminée par des bougies dans leurs appliques.

Sa petite Eve tournait autour d'elle, curieuse, l'admirant, comme elle le faisait chaque fois que sa mère allait dans le monde.

Aimée passait dans sa chambre; la porte s'ouvrait, son mari entrait....

Sa pensée n'allait pas plus loin; il n'y avait plus rien au-delà.

Le matin, aidée de Martine, Aimée s'habilla lentement.

Avec elle, elle descendit au jardin.

Elle regardait, comme si elle voyait cette maison, cet endroit dont elle faisait le tour au moins deux ou trois fois par jour, pour la première fois.

Elle essaya d'interroger Martine.

Celle-ci objecta, pour ne pas lui répondre, la défense du docteur.

Tout à l'heure, elle verrait celui-ci; il ferait face à toutes ses questions.

Vers neuf heures, M. de Brancourt se fit annoncer.

Aimée conduite par la femme de chambre, dans ce petit salon où tout l'hiver elle s'était tenue chaque après-midi à travailler à quelque ouvrage de tapisserie ou de crochet, l'y trouva.

Elle lui tendit la main et s'assit dans un fauteuil, en indiquant un siège au jeune homme.

Martine se retira.

Au fond de lui-même, bien qu'il eut le visage calme, l'interne était très ému.

Quel allait être le résultat de ses révélations?

Comme il regardait Mme du Jarrier sans parler, celle ci commença:

—Vous m'avez dit, monsieur, que vous me donneriez la clé d'un mystère pour moi inexplicable: ma présence dans cette maison inconnue, sans mon mari, sans ma fille, avec ma seule femme de chambre, comme personne de mon entourage.... J'ai été malade, paraît-il .. Comment est venue cette maladie?

—Ce que j'ai à vous apprendre, est répondit le jeune homme, si grave que je me demande si vous êtes en état d'en supporter la révélation?

—Vous me faites peur! exclama-t-elle avec un mouvement qui fit reculer son fauteuil, quelle catastrophe avez vous à m'annoncer?.... S'agit-il de M. Brottel, de ma fille?

—Il s'agit de vous.

—Alors, s'il ne s'agit que de moi....

—Avez vous su, madame, la mort de M. Louis d'Arneville?

—M. d'Arneville est mort! fit elle avec une stupéfaction douloureuse.

—Il est mort.

—Comment?

—Tué....

—Par qui?

—Par votre mari!

—Par mon mari! s'écria-t-elle, atterrée cette fois; que me dites-vous?.... Qu'est-il arrivé?.... Un duel?.... à propos de quoi?.... Mais alors ... alors... Richard peut être a été blessé?

—Votre mari n'est pas blessé; seulement, le malheureux d'Arneville a été tué sur le coup.

—Enfin, qu'y a-t-il eu?.... Pourquoi se sont-ils battus?

—Ils ne se sont pas battus....M. Brottel a vengé son honneur.

—Son honneur! répéta Aimée, en plongeant dans les siens, ses yeux surpris.

Simon fit du regard à plusieurs reprises, le tour du salon.

Il y avait entre les deux fenêtres une glace ancienne placée à la hauteur d'une personne.

Il se leva et marcha de ce côté.

—N'avez vous point encore remarqué, madame, les deux cicatrices que vous avez au front?

—Moi?.... Depuis quand ai-je au front des cicatrices?

—Depuis le jour où votre mari tua à bout portant Louis d'Arneville.

Aimée pressa sa tête dans ses mains.

—Monsieur, vous parlez par énigmes.. Expliquez-vous clairement, ces réticences me font souffrir.

—Voulez-vous venir vous regarder devant cette glace, madame?

—Pourquoi faire?

Simon, retourné vers elle, la prit par la main et l'attira devant le miroir.

Il souleva ses cheveux, à droite, au dessus de la tempe.

Elle se laissa faire.

—Regardez, dit-il, qu'est-ce que cela?

Elle vit une place blanchâtre, en forme d'étoile, une véritable cicatrice.

—Je n'avais point cette marque, balbutia-t-elle à deux reprises.

—Et voulez-vous regarder par ici? fit-il, passant à gauche, et lui relevant les cheveux en les écartant à la racine.

Elle regarda.

—Voyez-vous? demanda l'interne.

—Non.

—C'est vrai, vous ne pouvez guère.... Mais, tenez, donnez votre main, touchez avec le doigt.... Sentez vous la marque d'une autre cicatrice?

Il lui conduisait l'index, lui faisant palper sur le cuir chevelu une couture très marquée autour de laquelle les cheveux avaient repoussé sans la recouvrir.

—Je sens, répondit Aimée, je sens parfaitement.

—Eh bien, fit Simon de Brancourt, la première cicatrice a été produite par le passage d'une balle.... la seconde, par l'opération qui a été nécessaire pour la retirer du cerveau et qui s'appelle la trépanation.

—Moi, j'ai eu une balle dans la tête? fit-elle avec une incrédulité mêlée d'épouvante.

—Oui, madame, vous avez failli mourir.... L'opération du trépan vous a sauvée, mais vous êtes restée un an plein privée de mémoire....

—Voyons, fit-elle, voyons, ce n'est pas possible.....j'entends mal......je suis folle!

—Vous avez toute votre raison...... Vous voyez bien que ces cicatrices viennent affirmer mes dires.

Elle se retourna elle-même vers la glace, s'y contempla à plusieurs reprises avec des yeux agrandis, hagards, se palpa, se regarda encore. Et elle répéta:

—Moi, j'ai reçu une balle dans la tête......moi!

Elle reculait en considérant Simon de Brancourt comme elle eût considéré un ennemi.

—Venez vous asseoir, dit celui-ci, il faut que nous causions encore.

Comme il allait à elle pour la prendre encore par la main et la ramener à son fauteuil elle continua à marcher en arrière jusqu'à ce que le mur l'arrêtât.

—De grâce, madame, n'ayez pas peur, fit il; je suis un ami, votre meilleur ami, peut-être...... J'assistai le chirurgien qui vous opéra; depuis, je n'ai pas passé quinze jours sans venir vous voir .... Je vous porte le plus grand intérêt, et j'ai pour vous la plus grande pitié...... Ayez confiance...... Il faut, maintenant que vous êtes revenue à un état normal, que vous sachiez la vérité...... J'ai assumé la rude tâche de vous l'apprendre...... Ayez confiance, je le répète, je suis un ami.

Il paraissait si loyal, si bon, sa voix était si douce et si ferme en même temps, il appelait si bien, comme il disait, la confiance, que la pauvre femme lui tendit tout d'un coup les deux mains.

—Ah! si vous êtes un ami, tirez moi de cette perplexité qui m'affole.... Oui, dites moi vite quel est le mystère au milieu duquel je me débats.

Simon l'entraîna vers le fauteuil.

Elle y tomba plutôt qu'elle ne s'y assit, très pâle, tremblante.

—Il faut être calme, dit le jeune homme, maîtriser vos nerfs; sans quoi je serai obligé de me taire.... de remettre à un autre moment ce récit.

—Plus vous me ferez attendre, plus ma surexcitation grandira, répondit-elle; encore une fois, parlez vite!

—Voici.... Je vous ai dit que M. Brottel avait tiré sur M. Louis d'Arneville, pour venger son honneur.... Votre mari venait de trouver dans un meuble de votre chambre, un paquet de lettres écrites par ce dernier.... Après avoir tué d'Arneville chez lui, il revint rue de Prony.. Vous étiez en toilette de dîner, vous alliez partir chez la comtesse de Morellas.... Il déchargea sur vous les deux balles qui restaient dans son revolver... l'une vous atteignit à la tempe et pénétra dans le crâne.

Aimée demeura muette.

Elle avait bien entendu, mais ces paroles restaient pour elle une énigme.

Son mari trouvait des lettres écrites par Louis d'Arneville.... Il tuait celui-ci, et il tirait sur elle.... Pourquoi tirait-il sur elle?.... Pourquoi tuait il Louis d'Arneville?

Il existait encore dans son cerveau des points obscurs.

Elle n'avait point rassemblé tous les fils qui devaient l'aider à reconstituer le passé.

Ce travail se ferait, insensiblement, de soi-même.

Après un effort pour comprendre, elle fit un geste découragé.

—Le mystère ne s'éclaircit point, dit-elle, au contraire.

—Voulez-vous que nous reprenions plus tard cet entretien? demanda son interlocuteur.

Elle secoua la tête.

—Non, je préfère en finir de suite, l'incertitude est un tourment trop insupportable, trop torturant...

—Vous ne comprenez point pourquoi votre mari a tiré sur vous?

—Certes non, je ne comprends point.. je ne vois point le motif d'une pareille action....

—Ce motif le voici: M. Brottel vous a crue l'amie de ce malheureux.

Elle resta encore muette, puis éclata d'un rire strident:

—Mon mari m'a crue l'amie de M. d'Arneville?

—Hélas! madame.

—Mon mari m'a soupçonnée, moi?

—Hélas! fit encore avec un geste lent Simon de Brancourt.

—Mais cela n'est pas, monsieur; Richard me connaît, il me sait tout entière, jamais une pensée je ne la lui ai cachée, il a toujours lu jusqu'au fond de mon âme.... Mon mari n'a pas pu me soupçonner!

—Regardez-vous encore dans cette glace, dit Simon en montrant le miroir, et voyez les deux cicatrices.

Elle pâlit davantage, sa tête se renversa sur le dossier du fauteuil.

Et elle resta plusieurs minutes, les yeux fixés au plafond, avec un rapprochement des sourcils indiquant une concentration d'idées violente, ses traits d'abord rigides, se crispant peu à peu.

L'interne suivait sur son visage la marche de ses émotions.

La jeune femme se redressa, et son regard rencontra le sien.

Il était si poignant, plein d'une telle supplication, qu'il lui fit mal.

Elle joignit les mains, et, d'une voix sourde, hachée, pleine d'indignation, d'incrédulité, de désespoir, elle l'interrogea.

—Vous dites que mon mari m'a crue une femme parjure?

—Oui, madame.

- Il a tué celui qu'il supposait mon ami, et il a failli me tuer moi-même?

—Oui....

—Quand cela?

—Le soir où vous étiez invitée à dîner chez Mme de Morellas.

—Avant d'y partir?

—Avant d'y partir.

—Et c'est sur un paquet de lettres, trouvé dans un de mes tiroirs, qu'il s'est laissé aller à ce double acte de violence?

—Parfaitement; sur un paquet de lettres......

Elle réfléchit de nouveau, les sourcils toujours rapprochés, fouillant dans sa mémoire obscure, se rendant compte que quelque chose lui échappait.

Elle ne trouvait point.

Le souvenir précis du fait accompli ne surgissait point pour l'éclairer tout à fait.

Sa surexcitation tombait; elle sentit en elle une immense douleur.

Elle lui semblait qu'elle était frappée en plein cœur, mortellement.

Richard avait pu la soupçonner!

Lui, qui tant de fois lui avait donné des preuves de la plus absolue confiance, lui professait pour elle une estime qui n'égalait que son amour, et dont elle était digne—il avait pu la soupçonner!

Et s'il n'était allé que jusqu'au soupçon!

Mais quelle folie l'avait prise?

Comment en arrivait-il à s'armer de son revolver et à tirer sur elle!

Un sanglot monta brusquement à la gorge d'Aimée.

Deux larmes jaillirent de ses yeux, énormes, brûlantes.

C'était le terme de cette inertie morale qui faisait d'elle la créature dont on ne pouvait rien tirer.

La crise fut longue.

Simon de Brancourt lui laissa libre cours, satisfait de cette détente, dont il augurait les meilleurs résultats.

Mais elle épuisa la jeune femme.

Il avait appelé Martine qui la décida à remonter dans sa chambre.

Elle s'étendit sur sa chaise longue, et elle resta une grande partie de la journée, avec des alternatives de calme complet, des moments de désespoir où elle emplissait la pièce de sanglots déchirants.

Simon de Brancourt ne put revenir que le lendemain.

Il avait demandé et obtenu,—pour affaire urgente,—un congé de quarante-huit heures.

Il voulait surveiller de près Mme Brottel, ne la quitter que lorsqu'il la verrait résignée.

Enfin, elle lui inspirait une de ces pitiés qui portent à tout mettre en œuvre pour adoucir les douleurs des autres.

La jeune femme n'avait dormi que quelques heures, vers le matin.

Elle reçut l'étudiant en médecine avec une morne tristesse, peinte sur le visage, mais ébauchant un sourire, et en lui tendant la main.

Martine se retira encore: il valait mieux qu'elle laissât M. de Brancourt accomplir seul jusqu'au bout sa difficile tâche.

—Aujourd'hui nous allons causer sérieusement, tranquillement, lui dit la jeune femme dès qu'ils furent en tête à tête; tout ce que vous m'avez raconté hier m'a fait travailler le cerveau...... Cela reste pour moi incroyable..... Cependant, vous n'avez pu me dire que la vérité....Martine m'a confirmé vos paroles, les cicatrices de mon front sont des preuves palpables de ce que vous avancez..... Puis, cette maison que j'habite seule avec elle, cet éloignement des miens.... C'est affreux!.... Causons donc, monsieur, racontez-moi l'événement dans tous ses détails.

Il le lui raconta.

Aimée le laissa parler sans l'interrompre une seule fois.

Elle fit taire ses révoltes, révoltes de son cœur, et révoltes de son orgueil.

Elle se maîtrisa, pour bien entendre, pour bien comprendre.

Et la lumière tout entière éclata dans son esprit.

La vérité, l'épouvantable, l'atroce vérité jaillit.

Quand elle comprit elle jeta ce cri:

—Ah! mon Dieu! j'ai payé pour une autre! ah! mon Dieu!

Elle s'était dressée, d'un seul mouvement et se tenait le buste en arrière, les bras levés, les mains jointes dans un geste de désespoir.

Elle répéta:

—Mon Dieu! mon Dieu! j'ai payé pour une autre.

Puis, reculant, elle s'adossa au mur et resta, les bras pendants, les yeux baissés.

Simon de Brancourt aussi, s'était levé brusquement.

Il la contemplait, dans cette pose affaissée, attendant une autre parole, une parole qui, pour lui aussi, éclairât le mystère.

Aimée releva la tête.

A son regard, le jeune homme comprit que les dernières brumes obstruant son cerveau s'étaient dissipées.

La jeune femme était revenue à un état normal.

Une seule lacune n'était pas comblée: elle se souvenait ni de la courte scène pendant laquelle son mari tirait sur elle, ni d'aucun des incidents qui l'avaient suivie.

L'année écoulée, jusqu'au moment où elle se réveillait dans l'atelier du sculpteur,—un atelier qui n'était plus celui d'autrefois,—restait rayée de sa vie.

Elle ne connaîtrait les événements qui l'avaient marquée que par ce qu'on lui en dirait

Aimée se rassit dans son fauteuil, s'appuya sur un des bras, et le front dans la main réfléchit.

M. de Brancourt respecta son mutisme.

Il craignait presque maintenant de lui voir rouvrir la bouche.

Il attendait de nouvelles questions.

Ses réponses ne pouvaient que porter encore à la jeune femme un coup cruel.

Il tressaillit à la première parole qu'elle prononça.

Il ne s'était pas trompé.

—Après cela, qu'est il arrivé?.... Mon mari n'a plus voulu vivre avec moi?

—M. Brottel a passé en Cour d'assises; il a été acquitté.

—Et ensuite?

—Le divorce a été prononcé.

—Le divorce! exclama Aimée avec déchirement, vous avez dit le divorce?

—Oui....la loi venait d'être votée.... Votre mari en a bénéficié.

—Ainsi je ne m'appelle plus.... je ne m'appelle plus.... madame......

Elle n'eut pas la force d'achever.

Elle devint livide, avec une sueur froide aux tempes.

Cette fois, elle défaillait.

Simon sonna pour demander de l'eau fraîche, des sels.

Cela fut d'ailleurs inutile; la jeune femme recouvra ses sens avant d'arriver à la syncope complète.

Elle écarta Martine, elle écarta Simon de Brancourt.

—Laissez-moi, ce n'est rien.... je suis bien.... La grande émotion est passée, maintenant c'est fini.... je serai forte.

Et, un dernier étourdissement dissipé, elle reprit:

—Ainsi, je ne m'appelle plus Mme Brottel devant la loi, devant tous, je suis une femme infidèle, déchue de ses droits d'épouse, déchue de ses droits de mère.... On m'a retiré ma fille, mon mari me la garde.... je ne pourrai l'embrasser qu'à certains jours, à certaines heures.... devant témoins peut être.

Elle parlait sur un ton relativement calme, les regardant tour à tour.

Tous deux, le médecin et la femme de chambre, inclinèrent la tête en signe d'affirmation.

—Eh bien! reprit-elle, cela ne durera point.... Il y a eu une coupable; une femme estimée de tous, citée comme un modèle d'épouse, a, en effet, trahi son mari.......Cette femme, ce n'est point moi......Mon innocence sera reconnue, et ceux qui m'ont le plus violemment accusée seront les premiers à venir me tendre la main......Savez-vous, en ce moment, mon seul vrai désespoir?...... C'est que mon malheureux mari versera, en apprenant son erreur, des larmes de sang.....c'est que ce sera le remords de sa vie!

Ni le jeune homme, ni la femme de chambre ne répondirent encore.

Aimée s'était mise à marcher par la pièce, dont les fenêtres entr'ouvertes donnaient sur le petit jardin, où les premières feuilles commençaient à percer.

Des oiseaux gazouillaient sur les branches aux bourgeons ouverts.

C'était une gaie matinée de printemps.

Tout riait au dehors, tout s'épanouissait, tout vivait.

Il semblait que les êtres comme les choses dussent bénéficier de ce beau soleil, que le sourire dût être sur toutes les lèvres, la joie sur tous les fronts.

Mais le soleil ne réchauffe point toujours le cœur.

Tout est noir pour celui qui souffre.

La joie du dehors rend souvent ses peines plus amères.

Des trois personnes qui se tenaient dans ce salon ensoleillé, d'où l'on voyait la jeune verdure des arbres, d'où l'on entendait chanter les oiseaux, étaient pâles et navrées.

Aimée s'arrêta quelques instants, devant une fenêtre, regardant au dehors, de ce regard qui ne voit rien, pourtant dirigé vers un but.

Lorsqu'elle se retourna, elle était tout à fait calme.

—Je voudrais faire une course cet après-midi, dit-elle en regardant Simon de Brancourt, je puis sortir seule, n'est-ce pas?

L'étudiant en médecine, fronça légèrement les sourcils.

—Seule? non, madame, ce ne serait pas prudent.... Vous venez de subir de trop violentes secousses pour vous hasarder loin, sans être accompagnée.... Vous risqueriez de vous trouver malade en route.... Que feriez vous?

—Oh! n'ayez aucune crainte: je ne serai pas malade.... Je me sens plus forte que je n'ai jamais été.

—Ce que vous appelez votre force en ce moment, est de la surexcitation.... Les nerfs peuvent tomber d'un moment à l'autre....

—Je vous affirme que je suis très calme.... Je sais comment je dois agir, et j'ai la vigueur physique qu'il me faut pour agir.

—N'importe, je vous en prie, laissez-vous accompagner

—Allons, je vous obéirai.... Martine m'accompagnera.

Et en regardant sa fidèle femme de chambre:

—Nous irons cet après midi rue de Grenelle, chez Mme Staranval.

V

Il était le mois de novembre, lorsque Cyrille Arbat arriva à Paris, avec sa famille.

Le forgeron possédait une lettre de recommandation, signée de M. Staranval, pour le patron d'une grande usine métallurgique située boulevard du Port-Royal.

Dans ces vastes établissements règne toujours un va-et-vient d'ouvriers, les uns qui s'en vont d'eux mêmes, les autres qu'on renvoie pour en embaucher de nouveaux.

Cyrille trouva immédiatement de l'occupation.

Il avait loué un petit logement, et l'on vivait là, entassés, sans air, les enfants n'ayant pour jouer que la rue, où la mère voulait à peine qu'ils descendissent, de crainte des voitures.

Seulement quinze jours après leur arrivée, Charlotte sut qu'il se trouvait pas loin de chez eux un grand jardin qui s'appelait le Luxembourg.

Alors, elle se mit, par les après-dîners où il ne pleuvait pas, à y conduire ses deux derniers, pendant que les aînés allaient à l'école communale la plus proche.

Vêtue en paysanne, avec un bonnet de linge sur la tête, ses petits habillés de jupes de tiretaine, Charlotte se sentait, elle et eux, bien dépaysés dans cet endroit peuplé de beau monde, de jolies dames et d'enfants cossus.

Elle finit par remarquer un coin—le coin des pauvres—où ils se trouvaient tous trois, sinon dans leur élément, ces Parisiens du peuple sont plus dégourdis que les autres, du moins au milieu de gens qui n'étaient pas plus riches qu'eux.

Mais Charlotte n'eut bientôt plus le temps d'y conduire ses petits, que de loin en loin.

Il lui fallut à son tour chercher de l'ouvrage.

Si son mari gagnait huit francs par jour, ils étaient huit à vivre.

Ils n'avaient pas pu se loger à moins de trois cents francs: deux chambres au cinquième, et une cuisine, grande comme un mouchoir de poche.

Qu'il y avait loin de cette existence à celle qu'on menait aux Aumelles.

La chaumière, qui venait des grands-parents de Charlotte, était petite, basse, mais pour respirer, pour voir la verdure, le soleil, il suffisait de s'avancer sur la porte.

Puis, c'était leur demeure à eux, leur bien.

Sa mère avait joué, s'était traînée, avant de savoir marcher, sur le plancher de terre battue.

Elle avait fait de même, et tous les siens aussi.

C'était dans l'alcôve à rideaux jaunes, au fond de la pièce d'entrée, qu'elle était venue au monde.

C'était là qu'elle avait eu chacun de ses enfants.

Oh! le pays, le village, le travail aux champs, les bonnes odeurs, le soir, de luzerne, de fenaison, la fraîcheur des bois, le murmure des ruisseaux.

Que tout cela était loin!

Jamais, non jamais plus elle ne reverrait les Aumelles.

Mais pouvait-elle tenir à retourner là-bas?

N'y avait elle pas laissé de tels souvenirs, qu'elle devait au contraire souhaiter n'y revenir jamais?

Non, elle ne les y avait pas laissés, ces souvenirs.

Ils l'avaient suivie, ils étaient venus avec elle, l'escortant en wagon, dans le compartiment de troisième classe qu'ils emplissaient presque, à eux huit, le père, la mère, les enfants.

Pendant que le train marchait, traversant les prairies, les rivières, les routes, —les oreilles pleines du roulement des wagons, des tamponnements, des coups de sifflet, Charlotte Arbat entendait, dominant tout, les râles de la belle Virginie.

Ici, à Paris, la nuit, étendue près de Cyrille, ronflant comme un sonneur dormant, après sa journée de labeur, d'un sommeil de brute, la respiration de ses enfants,—deux couchés dans la même chambre qu'eux, quatre dans l'autre,—arrivant jusqu'à elle, elle les entendait encore.

Parfois, elle s'éveillait en sursaut, poussant un cri.

Elle venait de voir, en plein sommeil, un corps sanglant barrant la route.

C'était celui de l'aubergiste, avec sa tête écrasée, avec sa poitrine défoncée, abîmée, morte.

Elle se mettait sur son séant et pressait son front en sueur.

Cette vision la poursuivrait-elle donc partout?

Elle n'avait pas de regrets.... pas plus qu'au lendemain du meurtre.

Elle restait persuadée qu'elle avait accompli un acte de justice.

"Morte la bête, mort le venin."

L'hôtesse de la *Poule d'Or* ne ferait plus de mal à personne.

Non, certes pas de regrets; pourtant il lui venait une réflexion parfois:

Avait-elle le droit de se faire justice elle même?

Eh! qui vous la ferait, la justice, si on ne se la faisait pas dans certains cas.

Il y a des crimes pour lesquels les lois sont impuissantes.

Quelle ressource avait-elle contre eux, l'ami et l'amie, là bas, lorsqu'elle était brutalisée par l'un bafouée par l'autre.

Faire constater le flagrant délit?.... A quoi cela lui eût-il servi.

Elle n'eût pas pour cela retrouvé son mari.

Il se fût, au contraire, très certainement éloigné d'elle davantage.

Non, pour Charlotte il n'y avait que ce parti à prendre: supprimer la coquine qui lui volait tout: son bonheur, sa tranquillité, le père de ses enfants.

Cela passerait, ces visions: arriverait un temps, où elle n'entendrait plus les râles qui la poursuivaient.

Mais le bonheur, le retrouverait-elle?

Cyrille n'était pas redevenu ce qu'il avait été.

Sombre, il lui arrivait de demeurer plusieurs jours à la file sans adresser la parole à sa femme autrement que par monosyllabes.

Et parfois il la suivait du regard, aux repas, pendant qu'elle servait à table, avec une persistance singulière.

Un jour, il lui dit:

—Tu m'as réveillé deux fois cette nuit. Tu criais, tu parlais....

—Qu'est-ce que j'ai dit? demanda-t-elle, devenant très pâle.

Il la considéra plus longuement, jusqu'au fond des yeux.

Et il répondit:

—Rien.

Mais Charlotte garda un doute.

—Je parle en rêvant, pensa-t-elle; si j'allais parler *de ça!*

Qu'il ne soupçonnât point, ou qu'il soupçonnât son secret, il restait en tout cas, comme aux Aumelles, la première nuit où il avait repris sa place dans le lit aux rideaux d'indienne, froid à ses côtés.

Et que cette froideur l'eut gagnée elle, ou qu'elle fut venue tout naturellement parce que sa tendresse était morte, comme était morte la sienne, elle n'éprouvait plus le besoin de chercher entre ses bras un refuge.

Il y avait toujours quelque chose qui les séparait.

L'hiver passa, pour les Arbat, assez tristement. Paris les écrasait, parents et enfants, leur donnait la peur.

Il fallait le temps de s'acclimater.

Charlotte chercha des ménages à faire dans ses moments de loisir.

C'était plus difficile qu'elle ne le pensait:

Elle n'était pas libre, quand il l'eût fallu, ou elle n'avait pas assez de temps à donner.

Ou bien encore, elle devait aller loin pour n'être employée qu'une heure ou deux.

Enfin, le printemps arriva; les arbres bourgeonnèrent le long des avenues.

Charlotte Arbat mena ses enfants le plus souvent possible au Luxembourg.

Un après-midi qu'elle s'y trouvait avec eux, assise à un bout de banc, à coudre, pendant qu'ils jouaient aux pâtés de sable, comme les petits Parisiens, elle vit, en levant la tête de dessus son ouvrage, passer une personne qui la regardait.

Mme Arbat eut un mouvement de surprise.

Cette personne, elle la reconnaissait.

C'était Mlle Léone de Livy, la jeune fille qui l'été précédent faisait avec Mme Staranval des visites aux pauvres. Celle-ci, qui ne l'avait d'abord remise qu'à moitié, vint près d'elle, s'assit sur le banc, et l'interrogea.

—Vous avez donc exécuté votre projet, ma pauvre femme, vous voilà à Paris?

—Mais oui, mademoiselle, depuis bientôt six mois déjà.

—Mais qu'y faites-vous?

—Mon mari travaille dans une fonderie; moi je cherche à faire des ménages, mais ce n'est pas facile de trouver quelque chose de convenable.

—Comment pouvez-vous penser à faire des ménages avec toute votre famille?

—Tout le monde va à l'école, même ces deux petits!.... Je ne les amène ici que lorsque j'ai une heure à moi. Ça leur fait tant de bien.

—Pauvres enfants! murmura Mlle de Livy en les regardant, compatissante.

Ils étaient tout drôles, avec leur mise de petits paysans, l'air gauche, bien qu'ils ne fussent pas plus que les autres.

Ce n'étaient plus les mioches joufflus, qu'elle avait vus courir au grand soleil sur la route. Leurs joues étaient déjà tombées, leur teint avait pâli. Ils seraient bientôt des enfants blafards de la grande ville, comme tous les enfants des ouvriers.

—Ils étaient bien mieux là-bas, dit la jeune fille, avec un mouvement de pitié.

—Oui, répéta Charlotte d'un ton triste, ils étaient bien mieux.

—Pourquoi donc êtes-vous venu ici? demanda Mlle de Livy.

—Vous le savez.... mon mari s'était dérangé.... avec une créature qui devait mal finir...... et qui a mal fini.... Ça avait détraqué notre ménage.... D'un commun accord, nous avons décidé de partir, croyant que de changer de place, ça nous ferait tout oublier.... Mais c'est fini, nous ne serons plus heureux....

—Allons donc! petit à petit, votre bon temps reviendra

—Non, fit elle, en hochant énergiquement la tête, jamais!

Mlle de Livy la regarda, avec le même air de pitié qu'elle avait regardé les enfants.

—Enfin! reprit-elle au bout d'un instant de silence, gagnez-vous votre vie?

—Mon mari fait de bonnes journées, mais nous sommes si nombreux! Si je ne gagne pas un peu de mon côté, nous aurons bientôt mangé les quelques centaines de francs que nous avons apportés du pays.... On ne se doute de ce qu'est Paris, que quand on y est.

—C'est ce que nous vous disions, moi et Mme Staranval!... Avec une famille de six enfants il faut rester au village.... Mais le mal est fait, il n'y a plus qu'à y remédier.... Donnez-moi donc votre adresse, si, chez ses fournisseurs, ma bonne entendait parler d'une besogne que vous seriez capable de faire, je vous le dirais.

—Merci, mademoiselle, comme vous êtes bonne...... Ça me rendrait un fier service

En attendant, dit Léone, qui s'était retournée encore vers les enfants, amenez-moi demain après midi, si vous avez assez le temps, ce petit aux cheveux bouclés.... Il a une tête de chérubin, que je ferais volontiers.

—Je vous le mènerai volontiers, mademoiselle, demain, vers quatre heures, si vous voulez.

—C'est cela.... Je crois qu'il fera un délicieux petit modèle.... s'il veut bien poser.

—Il est très tranquille.... Avec un gâteau, vous le tiendrez une heure entière.

Léone tira de sa poche une carte qu'elle remit à Mme Arbat.

—Voici mon adresse: demain à quatre heures.... c'est convenu.

Elle n'avait pas achevé cette phrase qu'une rumeur eut lieu non loin d'elles.

Charlotte n'était pas allée ce jour-là à son travail de prédilection.

Sans descendre près du bassin, elle s'en était rapprochée, de façon que ses enfants puissent voir évoluer les navires lancés par les "petits riches" sur la pièce d'eau.

Mlle de Livy et Charlotte Arbat se tenaient debout, en haut des marches qui y conduisent.

Elles furent témoins de la scène rapide qui se déroulait en bas.

Une dame venait de se jeter au milieu d'un groupe de petites filles, et saisissant l'une d'elles à pleins bras, la soulevant, la serrant contre elle, l'embrassait en poussant des exclamations incohérentes.

Tout à coup, la femme, lâchant l'enfant chancela.

Pendant qu'on la soutenait, qu'on la transportait sur un banc, Léone descendait l'escalier, suivie de la femme du forgeron.

Et toutes deux allaient se joindre à la foule, qui devenait de minute en minute plus compacte, autour du banc.

Mlle de Livy eut à peine jeté un coup d'œil sur la jeune femme et sur l'enfant, qui pleurait en l'appelant: "Maman" qu'elle les reconnut toutes deux, c'était Mme Brottel et sa fille.

Elle éprouva d'abord comme un spasme au cœur

Vainquant son émotion, après s'être écartée du groupe, elle revint au premier rang.

Léone assista à la scène entre la petite fille et l'institutrice.

Elle vit la première remporter la victoire et suivit des yeux, émue d'une autre émotion, le cortège marchant derrière la jeune femme qu'on enlevait.

Son premier sentiment avait été un sentiment de surprise et de haine.

Cette femme avait possédé avant elle le cœur de son fiancé.

Elle était la cause de sa mort.

Puis, cette haine faisait place à une involontaire pitié.

Léone n'avait plus devant elle qu'une mère retrouvant son enfant.

Elle se mit à la plaindre; en elle-même elle murmura:

Elle était restée en haut de l'escalier, regardant emporter Mme Brottel évanouie.

Lorsqu'elle se retourna pour continuer son chemin, Charlotte et ses enfants avaient disparu.

Léone se rendait, cet après-midi, au Palais de l'Industrie.

L'ouverture du Salon annuel de peinture et de sculpture, aurait lieu sous peu.

Ses deux bustes acceptés par le Jury, la jeune artiste voulait se rendre compte s'ils seraient bien placés, ou peu en vedette, ou confondus avec les innombrables portraits, devant lesquels on ne s'arrête point.

Elle avait longé le Luxembourg, pour se promener, et allait prendre, au boulevard Saint Germain, l'omnibus qui la mettrait aux Champs Elysées.

La jeune fille n'était pas partie de chez elle depuis un quart d'heure, que le coupé du comte de Morellas s'arrêtait devant sa porte.

Guy en descendit, longea le vestibule, traversa la cour, et alla frapper à la porte de l'atelier.

On ne répondit point.

Il frappa de nouveau.

Même silence.

—Elle n'y est point, grommela-t-il, avec humeur, pas de chance!

Mais, subitement, sa figure s'éclaira; il sourit dans sa moustache,

—Au contraire, murmura-t il encore, c'est une chance!

Et, pénétrant dans le corridor, il s'arrêta devant une porte et sonna.

Félicie, la bonne de Mlle de Livy, vint ouvrir.

—Monsieur le comte!

—Oui, ma fille, vous êtes seule?

—Toute seule.

—Pour longtemps?

—Pour plusieurs heures; mademoiselle ne rentrera que pour le dîner.

—Eh bien, laissez-moi entrer; j'ai besoin de causer avec vous.

—Entrez, monsieur: je vais vous faire passer dans l'atelier.

M. de Morellas traversa, derrière elle, la petite pièce d'entrée.

Là! dit Félicie, quand elle eut refermé la porte; comme ça, s'il prenait à mademoiselle la fantaisie de revenir, je lui dirais que Monsieur a voulu l'attendre

—Parfaitement.

Guy se mit à arpenter l'atelier, les mains derrière le dos, sifflotant un air d'opéra.

La rusée domestique ne se trompait pas à cette feinte gaîté.

M. de Morellas avait un rapprochement des sourcils, qui indiquait un agacement violent.

Il s'arrêta brusquement devant la bonne qui restait debout près de la porte.

—Eh bien, voyons, cela n'avance guère nos affaires....C'est la peine de vous faire des rentes, ma parole! Je vais vous casser aux gages, ma fille.

Félicie ne se démonta pas.

—Je ne peux pas aller plus vite que les violons, moi, Monsieur......Que voulez-vous que je fasse?.... Vous m'avez chargée de vous rendre compte des faits et gestes de mademoiselle, j'obéis en conscience.

—Ce n'est pas tout d'obéir, il faut être assez habile, pour....

—Pour? interrogea la camériste de sa voix tranquille.

—Pour susciter les événements, parbleu! fit le comte avec explosion.

—Je ne comprends pas ce que Monsieur entend....

—Assez parler pour ne rien dire, reprit plus violemment encore M. de Morellas; veux-tu, oui ou non, me servir?

—Mais, Monsieur, je ne fais que ça!...

—Ce Simon de Brancourt est-il revenu? interrogea Guy.

—Une fois, depuis le jour où M. le comte l'a rencontré ici.

—Et tu es sûre qu'il n'y a rien entre lui et Mlle de Livy?

—J'en suis aussi sûre qu'on peut l'être de quelque chose...... Mademoiselle ne voit que son travail, et elle pense encore trop à son fiancé, pour s'amouracher de quelqu'un...... Maintenant, dire qu'il n'a pas, lui, un béguin pour elle, ce serait mentir...... Rien qu'à la façon de la regarder, on sent qu'il l'adore......

—Quand elle aura oublié Louis d'Arneville, elle lui rendra son adoration, ricana M. de Morellas.

Félicie ne parla qu'au bout d'une minute, toujours tranquillement.

—Je voudrais bien que monsieur me dise ce qu'il faut que je fasse.

—Ce qu'il faut que vous fassiez?.... Est-ce que je sais, moi?

—Alors, moi encore moins.... Je ne puis rien de moi-même.

Guy de Morellas, se reprit à aller et venir à travers la pièce.

Il parlait à mi-voix:

—Il y a bientôt trois ans.... oui, trois ans, que j'aime cette fille, et je n'ai essuyé que rebuffades et dédains.... Jamais une bonne parole, une parole amie .... Maintenant, c'est une politesse froide.... Non seulement rien ne bat en elle, mais rien ne battra jamais pour moi.... Ces choses-là se sentent.... Et plus je constate cette indifférence, plus je l'aime.... imbécile!

Il répéta avec rage par trois fois cette parole:

—Imbécile!

Félicie restait plantée à la même place, le regardant sans sourciller.

Le comte revint vers elle.

—Où en sont les affaires financières de ta maîtresse?

—Mademoiselle n'a pas l'air gênée.

—Enfin, où en sont-elles?.... Tu m'as affirmé qu'elle te disait tout.

—Tout n'est pas le mot...... Mais Mademoiselle a confiance en moi et....

—Confiance bien placée! interrompit en ricanant Guy de Morellas.

—Je n'en abuse qu'auprès de vous, Monsieur, répliqua Félicie d'un ton assez bref.

—Tu as raison, et je ne m'en plains pas...... Enfin, il n'y a pas de gêne dans la maison?

—Aucune, nous vivons avec économie, mais sans tiraillements.

—C'est fâcheux.... Le succès arrive trop vite, pour Mlle de Livy.

—Sans compter qu'elle le mérite, dit Félicie, elle a un fier talent.

Guy de Morellas ne répondit pas à cette appréciation de la domestique.

Il avait repris son chapeau, posé sur un canapé, et marchait vers la porte.

—C'est tout ce que Monsieur avait à me dire? demanda Félicie

—C'est tout, pour aujourd'hui.

Et il s'en alla, les sourcils plus rapprochés, la démarche plus nerveuse.

En retournant à sa cuisine, la bonne marmottait:

—Qu'est-ce qu'il veut que je fasse?... Je ne puis qu'attendre ses ordres, moi.

Mlle de Livy ne rentra, en effet, que pour le dîner.

La domestique était trop fine pour lui cacher la visite de M. de Morellas.

La concierge n'eut elle pas pu parler?

Léone ne réprima ni une parole, ni un geste de satisfaction.

- Je n'étais pas là, tant mieux! S'il pouvait faire corvée chaque fois qu'il vient

—Décidément, M le comte ne plaira jamais à Mademoiselle.

—Il ne me plaît ni ne me déplaît; il m'est indifférent.

Dans l'après-midi du lendemain, Charlotte arrivait à l'atelier de Mlle de Livy, avec l'un des enfants que celle ci avait vus la veille au Luxembourg.

Léone fit poser le petit, qui s'y prêta d'assez bonne grâce, pendant trois quarts d'heure.

Remplie d'ardeur au travail, voulant à tout prix arriver, elle ne négligeait aucune occasion de reproduire un modèle intéressant.

Satisfaite de l'enfant, elle demanda à la mère de le lui amener trois fois par semaine, pendant un mois.

Elle lui paierait les séances de pose.

Charlotte, trop heureuse de cette circonstance, promit, naturellement.

Il fut convenu qu'elle reviendrait le surlendemain.

Comme la femme du forgeron rentrait dans le corridor de sa maison, boulevard du Port-Royal, elle fut appréhendée par sa concierge.

—Dites donc, madame Arbat, j'ai un ménage pour vous.

—Vraiment! fit Charlotte avec joie.

En elle-même, elle se dit:

—C'est le jour.... Allons, la chance va peut-être arriver.

—Ce n'est pas un ménage si vous voulez, reprit la concierge quand elle fut entrée dans la loge, mais ça n'en vaut que mieux, c'est moins dur.... Il s'agit d'aller tous les matins mettre en ordre l'atelier d'un sculpteur.... C'est tout près d'ici, rue du Luxembourg.... Ce monsieur prend toujours pour cette besogne une femme du dehors..... Comme ça, il laisse les domestiques à leur ouvrage.... C'est la boulangère qui m'a donné ces renseignements.... J'ai pensé à vous; ce n'est pas rien, une famille de six enfants!

—Merci beaucoup, vous êtes vraiment bonne, Mme Pivot.

—Dame! quand on a affaire à de braves gens.... On en rencontre tant qui ne le sont pas! Vous ferez bien d'y aller dès maintenant.... Laissez-moi votre garçon, je le garderai.

—Je ne demande pas mieux.... De quel côté demeure-t il ce monsieur?

—Rue du Luxembourg, 15; M. Brottel, tout près, je vous dis.

Rue du Luxembourg, 15.

—Oui, de l'autre côté du jardin.... je vais vous l'écrire sur un papier.

Dix minutes plus tard, Charlotte Arbat s'en allait dans la direction du Luxembourg.

Elle arriva en peu de temps à la maison de l'artiste.

Ce fut une dame respectable, Mme Peaullier, qui la reçut.

L'arrangement se conclut en un quart d'heure.

Charlotte avait une de ces figures honnêtes qui ne trompent pas.

Mme Peaullier pensa qu'on pouvait l'introduire chez soi en confiance.

Elle lui montra ce qu'elle avait à faire; une heure et demie chaque matin suffirait.

Et Mme Arbat s'en alla chez elle, presque joyeuse.

Dès que Cyrille revint du travail, elle lui raconta de quelle façon elle avait employé son après-midi.

C'était assez drôle, cette coïncidence, qui la menait chez deux artistes, le même jour, et faisait qu'elle trouvât à gagner quelque argent chez l'un et chez l'autre.

Elle n'en avait pas pour longtemps chez Mlle de Livy.

Mais qui sait si après, il ne viendrait pas autre chose.

Ainsi, ils pourraient arriver à vivre.

On n'entamerait pas le pécule, caché au fond de l'armoire, les quelques centaines de francs restés de la vente de la petite maison des Aumelles.

VI

Mme Staranval devait suivre cet hiver là, son courant de la vie habituelle.

Réceptions, dîners, bals, visites, avaient pris ses journées et ses soirées.

Cette existence, la plus vide et la plus remplie que l'on puisse voir, comme l'existence de toutes les mondaines, était celle qui convenait à son tempérament.

Elle la supportait d'habitude sans fatigue.

Il lui semblait que c'était l'unique élément dans lequel elle put respirer.

Cet hiver, il n'en avait pas été de même

Réceptions, dîners et bals étaient pour elle des corvées.

Elle en revenait fatiguée, surtout au moral, avec un dégoût de ces plaisirs qu'elle avait prisés si haut.

Henriette essaya, sans y parvenir, de se soustraire à ses obligations mondaines.

La position de son mari, leurs nombreuses relations, la forçaient à se plier à leurs exigences.

Puis, n'était-ce pas en somme, un dérivatif à ses pensées qui devenaient sombres dès qu'elle se trouvait livrée à elle-même.

L'obligation où elle était de faire face au monde, lui donnait de ces heures de fièvre, pendant lesquelles il lui prenait comme une furie de plaire, de briller encore, d'être entourée, admirée.

Elle en arrivait pour être belle, à employer tous les artifices de la toilette.

Car elle vieillissait.

Elle avait vieilli en cette année écoulée, comme si plusieurs années eussent passé sur sa tête.

A l'âge où l'on peut espérer encore des succès, elle se voyait finie, finie du jour au lendemain, comme ces femmes qui restent séduisantes jusqu'au moment extrême où la femme peut l'être, et qui se réveillent, un matin, flétries sans retour.

Mais l'art du maquillage a atteint des proportions qui permettent de se faire illusion à soi-même, et même de faire illusion aux autres Le soir, aux lumières, Mme Staranval était encore une fort jolie femme.

Cette fièvre, lorsqu'elle s'emparait d'elle, en animant son regard, en donnant à sa physionomie une expression qu'elle n'avait pas d'habitude, la rendait singulièrement piquante.

C'était un jeudi, jour où on lunchait, chez la femme du député

Il venait de sonner cinq heures, son salon était plein de monde.

Un domestique en habit circulait avec les plateaux.

Thé, chocolat, vins fins, sandwichs, pâtisseries, ne faisaient que passer et disparaître.

Et l'on caquetait, l'on riait, les uns dans les coins, derrière les paravents, les autres autour de la maîtresse de la maison.

La grande porte s'ouvrit, et un valet de chambre annonça:

—Mme Richard Brottel!

Ce valet était un tout jeune homme, depuis fort peu de temps en service, et imparfaitement stylé.

Il avait une voix de stentor dont on ne parvenait point à corriger le timbre.

Chaque nom qu'il jetait, à travers le salon, devait être entendu de tous.

Celui là fit sur les trois quarts des personnes présentes, un prodigieux effet.

Le silence s'établit comme par enchantement.

Tous les yeux se fixèrent sur la porte, ouverte à deux battants.

Une jeune femme parut, l'air un peu étonné, ne s'attendant pas sans doute à trouver tant de monde, mais parfaitement calme, la démarche assurée.

Elle était vêtue d'une robe noire, simple et élégante, coiffée d'une capote tout en violettes de Parme, gantée de Suède clair.

Mme Brottel aperçut de suite Mme Staranval, à la place que celle ci occupait habituellement, près de la cheminée.

Henriette se dressa, poussée par un ressort, aussi pâle qu'une morte.

A deux pas d'elle, une autre personne s'était également levée, Mlle de Livy, en visite chez Mme Staranval.

Léone avait, elle aussi changé de couleur.

Pourtant, elle était moins défaite, moins tremblante que cette dernière.

La femme divorcée de Richard Brottel s'avança droit vers la maîtresse de la maison.

Celle ci lui tendit la main, balbutiant, en s'efforçant de sourire

—Bonjour Aimée

—Bonjour Henriette, répondit la visiteuse, qui ne fit que lui effleurer le bout des doigts.

Plusieurs personnes se levèrent.

Tranquillement, Aimée s'assit sur un des sièges qu'on laissait libre.

Un froid mortel régnait dans ce salon, tout à l'heure si animé.

Maintenant qu'on avait bien regardé la jeune femme, on ne demandait qu'à s'en aller.

Ce fut en bloc qu'on prit congé de la maîtresse de la maison.

Léone de Livy avait donné le signal en partant la première.

En quelques minutes, tout le monde l'eut imitée.

Comme ce jour où avait lieu le dîner de la comtesse de Morellas, ce jour où, avant de se quitter pour se réunir le soir même, les deux femmes échangeaient quelques phrases dont elles seules pouvaient saisir le sens, Aimée et Henriette étaient en présence.

Quel changement dans leur attitude.

Elles ne se regardaient plus en amies. L'une tremblait devant l'autre, tout aussi pâle comme un cadavre, baissant les paupières, anéantie dans son fauteuil.

Aimée dominait Henriette, avec toute la froideur de son regard, avec son calme impassible.

Quand il n'y eut plus personne autour d'elles, quand les tentures lourdes furent retombées sur les portes, quand le silence régna complet dans la pièce, Aimée, après plusieurs regards jetés aux quatre coins, rapprocha sa chaise du fauteuil d'Henriette

Celle-ci ne fit pas un mouvement.

La jeune femme s'inclina, posa une main sur le bras du fauteuil, et d'une voix lente, en scandant les paroles:

—Croyais-tu donc ne me revoir jamais?

Mme Staranval tressaillit de la plante des pieds à la racine des cheveux

Elle ne changea point de position, incapable de faire un geste.

—Croyais-tu, reprit son amie d'enfance, que les ténèbres qui enveloppaient mon cerveau, subsisteraient toujours?... Que jamais une éclaircie ne se produirait?

Henriette frissonna encore de la tête aux pieds, d'un de ces frissons, qui glacent le sang dans les veines

Mais avant que son amie rouvrît la bouche, elle se leva, en lui saisissant le poignet.

—Viens.... par ici.... tais toi!.... Dans ma chambre on n'entendra rien!

Elle l'entraînait. Aimée se laissa faire

Elles traversèrent un petit salon au bout duquel se trouvait la chambre à coucher de Mme Staranval.

Cette chambre capitonnée du haut en bas, murs et plafond, était, les verrous tirés sur les deux portes, l'endroit le plus sûr de la maison.

On y pouvait causer à voix haute, se confier des secrets, sans qu'une oreille indiscrète les surprît.

Mme Brottel y était entrée en tâtonnant, derrière Mme Staranval.

Celle ci, en un clin d'œil, fit de la lumière, courut aux portes qu'elle condamna et, soutenue par ses nerfs, vint se placer en face d'Aimée, qui s'était avancée près de la cheminée où brûlaient les candélabres et s'appuyait à un coin.

—Eh bien? demanda t elle avec un air de bravade.

Celle ci renouvela sa première question:

—Croyais-tu ne me revoir jamais?

—J'espérais bien te voir un jour, répondit Henriette prenant tout à coup son air le plus naturel, j'espérais que tu guérirais

—Me voilà, en effet, guérie....

—Bien remise!

—Bien remise.

—Te t'es souvenue que c'était mon jour, aujourd'hui?

—Non.

—Alors....ta mémoire....

—Ma mémoire est absolument retrouvée....Ce détail ne m'a pas traversé l'esprit, voilà tout.

—Ta mémoire est retrouvée, répéta Mme Staranval, dont le visage coloré un instant par une bouffée de sang, redevenait d'une pâleur mortelle.

—Complètement! affirma encore, avec son ton calme, Aimée du Jarrier.

—Alors? interrogea Henriette, dont la voix avait peine à sortir du gosier.

—Je viens te demander ce que tu vas faire, répondit Mme Brottel.

—Ce que je vais faire?

—Oui.

—A quel propos?

Aimée, comme dans le salon, s'était rapprochée d'elle. Elle plongea dans ses yeux troublés son regard clair.

—Entre nous, pas de réticences, pas de mots inutiles.... C'est toi, et non pas moi, qui étais l'amie de Louis d'Arneville.

Les lèvres blêmies de Mme Staranval s'agitèrent sans parler.

—Et pourtant, c'est moi qui ai passé pour une épouse infidèle. C'est moi qui ai reçu une balle dans la tête.... regarde.

Elle lui montra, au-dessus de sa tempe, la cicatrice en étoile qu'avait laissé le passage du projectile.

Leurs têtes se touchaient presque, le visage d'Aimée penché sous le visage d'Henriette qui se détournait.

La première, se redressant, continua:

—Non seulement j'ai failli mourir, mais après un an d'inconscience, je me réveille femme sans mari, mère sans enfant.... déchue de tous mes droits, séparée des deux êtres sans lesquels je ne puis vivre, méprisée par mon mari, un jour peut-être méprisée par ma fille.... Je me réveille divorcée!

Elle eut un rire sourd, elle fit un geste de désespoir.

—Divorcée!.... c'est-à-dire arrachée à mon enfant, exclue du foyer qui est le mien, chassée!.... Et cela sans que je puisse recourir à la loi, puisque c'est la loi qui m'a condamnée.... sans que je puisse recourir à l'opinion du monde, puisque le monde m'a flétrie.... Mais tu es là, toi, tu me rendras ce que j'ai perdu: mon mari, ma fille, l'estime publique.... je viens te sommer de me les rendre.

Mme Staranval restait toujours immobile glacée.

Cette femme, qu'elle apercevait à travers le brouillard couvrant ses yeux, était une créature terrible, une ennemie sans pitié.

A la terreur qui lui figeait les moelles commençait à se figer une colère sourde, un besoin de se défendre qui la rendait féroce.

La réaction chez elle allait se produire.

Elle la sentait, sans avoir encore la force de s'y laisser aller.

Mme Brottel se pencha de nouveau sur elle; elle répéta

—Je viens te sommer de me les rendre, mon mari, ma fille....

Mme Staranval sortit de sa torpeur.

—Et comment veux-tu que je te les rendre?

—En t'accusant.

—De quoi?

—De quoi! fit Aimée dans une indignation vibrante, de tes relations avec le malheureux qu'on a cru mon ami.... De quoi? mais de ta faute!

Henriette eut un rire saccadé.

—Ne ris point, fit Aimée, car il n'y a pas à rire! je suis venue ici avec une résolution bien arrêtée: celle de n'en sortir qu'en emportant une déclaration écrite de ta main, signée de ton nom.... une déclaration dans laquelle tu diras que, pour éviter l'émotion d'une dernière entrevue, tu m'avais confié ce paquet de lettres pour le lui remettre le soir même où mon mari l'a trouvé dans mon tiroir.... pour le lui remettre à la soirée de la comtesse de Morellas.... Tu vas me la donner.

Et la jeune femme s'approchait plus encore ses prunelles lui perçaient les prunelles menaçantes.

Mme Staranval eut le même ricanement.

Ses yeux, comme ceux de son interlocutrice, lançaient des flammes.

Elle ne recula point devant elle.

—Tu plaisantes, fit-elle, tu divagues, ma pauvre Aimée.

Je ne plaisante pas, et je divague encore moins.... Ce que j'exige est juste; tu le feras.

N'y compte point.

—Misérable! fit Aimée du Jarrier en lui saisissant le poignet.

Henriette voulut se dégager.

Mais la pression était de fer; elle avait le bras pris dans un étau.

—Me lâcheras-tu? dit-elle d'une voix rauque, les dents grinçantes.

—Tu vas m'écrire ce que je te demande, répondit l'autre, dont la force nerveuse était décuplée.

—Je n'écrirai rien!

—Tu écriras!

—Non, te dis-je!

Et dans un mouvement violent, Mme Staranval se débarrassa de l'étreinte qui l'enserrait.

Ce fut au tour d'Aimée de pâlir.

Elle s'appuya à la cheminée; ses jambes fléchissaient sous elle.

—Ah! dit-elle en passant une main sur son front, voilà ce qu'elle sait me répondre..... Et elle m'aimait comme une sœur!

Elle eut un étourdissement, se raccrocha à la cheminée.

Henriette la regarda, ses traits convulsés se détendirent.

Elle alla à elle, la soutint sous le bras, approcha un siège et la fit asseoir.

Puis elle s'accroupit à ses pieds, elle prit ses mains dans les siennes, et avec un déchirement profond elle murmura:

—Ma pauvre Aimée! ma pauvre Aimée.

Celle-ci souleva ses paupières qui s'étaient closes.

Elle contempla d'un regard rempli d'une infinie tristesse, cette femme à ses genoux, image vivante de l'effroi.

Henriette se mit à parler avec toute son angoisse, avec toutes ses alarmes, tout son désespoir et tous ses remords.

—Oh! quelle chose horrible qu'exister!..... pourquoi subissons-nous de ces catastrophes, de ces chocs désastreux, qui brisent, qui tuent, qui font d'une vie heureuse, une vie pire que l'enfer?.... Ne le sais tu pas, toi, Aimée?.... Oh! écoute-moi et comprends-moi...... et aie pitié...... je suis plus malheureuse que toi..... Ne le sais-tu pas, dis, ne te souviens tu pas de mes luttes?.... Tu ne m'as pas blâmée, tu m'as plainte, oui, plainte avec tout ton cœur.... ton cœur généreux..... J'ai été emportée, comme la plume au vent, par ce formidable cyclone de la passion, qui vous arrache à votre devoir et vous jette à l'abîme....

"Pourquoi s'est-il rencontré sur ma route ce jeune homme; pourquoi ses yeux se sont ils arrêtés sur les miens, pourquoi m'a-t-il dit: je vous aime!

"Tu ne t'imagines pas, quoique je t'aie raconté les miennes, par quelles tortures passe une honnête femme qui ne veut point faillir et qui sent que fatalement elle faillira.

"Et le remords après la faute!.... le remords quand le mari pose les lèvres là où se sont posées les lèvres de l'ami!.... Oh! ces baisers, ces caresses à subir, quel martyre!"

Elle s'arrêta, pour laisser s'échapper un sanglot qui l'étouffait.

Et, sans lâcher les mains d'Aimée, les serrant plus fort, à genoux tout à fait devant elle:

—Puis est venue la défection.... tout se brise, tout fatigue.... l'amour est le plus fragile des sentiments.. une femme qui passe détourne l'homme de celle qui a passé.... Il ne vous aime beaucoup que pour en mieux aimer une autre.... Et votre cœur à vous même se ferme..... à peine le souvenir reste-t-il des heures écoulées.... Oui, tout vous fatigue, tout se brise!

Elle lâcha la main de celle qui avait été pour elle plus qu'une amie.

Elle se leva, continuant à parler, faisant quelques pas dans la chambre.

—Mon Dieu! mon Dieu! mon crime est-il donc si grand?.... Une faiblesse, une faute.... Quelle est donc la créature qui dans sa vie n'a pas péché?.... Et quelle est celle qui a été aussi cruellement punie que moi?......

Henriette s'appuya à ce coin de cheminée où quelques minutes plus tôt Aimée s'accrochait pour ne pas tomber.

Cette dernière la contemplait, très calme à présent de la pitié dans les yeux.

Mme Staranval se redressa, et le regard attaché sur le sien:

—J'aurais préféré, oui, je te le jure! j'aurais préféré être surprise par mon mari, chassée par lui s'il ne m'avait pas tuée, que de mener l'existence que j'ai menée, depuis le soir où l'on est venu jeter dans le salon de Mme Morellas, cette phrase: "M. Brottel vient de tirer sur sa femme un coup de revolver après avoir tué chez lui Louis d'Arneville."

"Oui, depuis ce soir-là, ma vie a été un calvaire.

"Songe à mon désespoir, à mes remords!

"J'ai été te voir, lorsque tu étais encore rue de Prony, avec cette balle dans la tête, insensible sur ton lit sans faire un mouvement, sans pousser un soupir.

"C'était moi qui t'avais mise là, c'était pour moi que tu payais.

"Oh! tu as raison, je suis une misérable!"

Et elle tomba encore à ses pieds, elle cacha sa tête sur ses genoux, éclatant en pleurs.

Aimée posa une main sur ses cheveux, et murmura:

—Pauvre femme!

Ces deux mots, elle les avait prononcés avec une intonation presque aussi douloureuse, un an plus tôt, quand elle revenait dans son coupé, de la rue Grenelle-Saint Germain à la rue de Prony, après avoir quitté son amie, en lui disant:

—Au revoir.

C'était seulement aujourd'hui qu'elle la revoyait.

Mme Staranval continuait à sangloter, prononçant des mots inarticulés.

Et Aimée restait, la main posée sur ses cheveux, à la regarder, avec la même parole aux lèvres:

—Pauvre femme!

La crise se calma.

Henriette releva le front, montrant son visage meurtri:

—Pardonne-moi, par pitié! pardonne-moi!

Et comme Aimée ne répondait pas:

Que veux-tu! on te croyait condamnée..... pourquoi aurais-je parlé?.... Tu revins à la santé, mais avec la mémoire perdue.... Tu ne connaissais point ton malheur.... Je me suis tue encore.... puis il était trop tard....

—Il n'est jamais trop tard pour décharger une innocente, fit elle incon-